

Histoire et Philatélie

Le Mexique



Pour les timbres-poste, la numérotation Yvert et Tellier a été choisie

Introduction

Le Mexique est le troisième des pays continentaux de l'Amérique du Nord. Il a comme voisins les États-Unis au nord et le Guatemala et Belize au sud. À l'ouest, il est bordé par l'océan Pacifique, à l'est par le golfe du Mexique, qui fait partie de l'océan Atlantique.

Il a une superficie de presque deux millions de km², et compte environ 130 millions d'habitants. C'est une république, avec la ville de México comme capitale.



Carte du Mexique (extrait du site geology.com)

I. Le Mexique précolombien

Le peuplement de l'Amérique a commencé il y a 50 000 ans : le niveau de la mer étant alors nettement plus bas qu'actuellement, il était possible pour des peuplades de l'Asie orientale de passer en Amérique par le nord, en traversant ce qui est devenu plus tard le détroit de Bering.

Ces peuplades atteignirent le Mexique actuel il y a 22 000 à 25 000 ans. Vivant initialement du produit de la chasse, ils devinrent de plus en plus sédentaires, et déjà il y a 3 000 ans, ils s'étaient convertis en excellents agriculteurs.

La première grande entité culturelle est formée par la culture olmèque. Les Olmèques occupaient le territoire du golfe du Mexique, correspondant grosso modo à la province actuelle de Veracruz. La culture olmèque se distingue surtout par les gigantesques têtes en pierre sculptées pesant jusqu'à 25 tonnes. Les centres les plus célèbres sont San Lorenzo, Tres Zapotes et La Venta.



1974, n° 804

Tête géante olmèque (La Venta)



1974, n° 804A

Sculpture olmèque (Tres Zapotes)

La civilisation olmèque a suivi un cycle que nous retrouverons dans la plupart des grandes cultures mésoaméricaines ultérieures : naissance (vers 1 000 a.C.), développement, apogée (vers 600-500 a.C.) et déchéance (vers 400 a.C.).

Ensuite se développèrent au Mexique plusieurs grandes civilisations, qui, quand elles ne se combattaient pas, entretenaient bien des contacts commerciaux, mais qui formaient cependant des entités culturelles bien distinctes.

La première, et certainement une des plus importantes, avait pour centre Teotihuacán, sur les hauts plateaux près de l'actuelle ville de México. Les premières constructions datent du II^e ou III^e siècle avant notre ère, mais elle connut un développement rapide, et vers le VI^e siècle de notre ère, Teotihuacán occupait une superficie de 150 km², et comptait plus de 100 000 habitants.

Le peuple totonaque est probablement le fondateur de Teotihuacán. Cependant de nombreuses populations, venant de zones influencées par la civilisation de Teotihuacán, y vivaient en une coexistence relativement pacifique et occupaient des quartiers distincts : il y avait des Zapotèques, des Mixtèques et des Mayas.

Les fouilles nous révèlent une société complexe et puissante. C'était une civilisation très avancée et très structurée, où la croissance de la population avait exigé un grand développement de l'agriculture, soutenu par d'ingénieux travaux d'irrigation.

C'étaient de grands bâtisseurs : la principale avenue centrale de la cité, "l'allée de la mort" est bordée d'une architecture cérémoniale impressionnante, comprenant e.a. l'immense pyramide du Soleil, la pyramide de la Lune et le temple de Quetzalcóatl.



1934, P.A. n° 61
Teotihuacán, le temple de Quetzalcóatl



1927, n° 441
Teotihuacán, la pyramide du Soleil



2010, n°s 2574/2578
Site de Teotihuacán

Après l'apogée, qui se situe entre 300 et 600, Teotihuacán suivit le même chemin que les autres civilisations mésoaméricaines, et connut une chute rapide vers 650. L'effondrement fut la conséquence d'une série de revers, tant externes qu'internes. D'un côté le déboisement et la sécheresse minèrent la production agricole, créant le mécontentement de la population envers la classe gouvernante, et d'autre part, la pression des peuplades ennemies environnantes porta le coup de grâce, vers 650.

Une deuxième grande civilisation, presque contemporaine de Teotihuacán, est celle des Zapotèques, dont les vestiges se trouvent dans les régions d'Oaxaca, avec pour principaux centres Monte Albán, Mitlā et Yagul.



1934, n° 512
Ruines de Mitlā

C'est surtout à Monte Albán que l'on constate le travail titanesque réalisé par les Zapotèques le sommet d'une colline fut rasée sur plusieurs hectares, pour fournir une terrasse que les prêtres, les princes et les dieux se partagèrent.



2007, n°s 2331/2335
Site zapotèque de Monte Albán

Ici aussi, le déclin zapotèque s'installe vers 700, et vers 750, cette métropole, qui au temps de sa splendeur comptait plus de 50 000 habitants, est totalement abandonnée.

La troisième grande civilisation mésoaméricaine, à côté de celle de Teotihuacán et de celle de Monte Albán, était la culture maya, qui s'est développée dans l'est du Mexique actuel et dans le nord du Guatemala actuel. On retrouve les vestiges de cette grande culture dans les provinces mexicaines de Chiapas (Palenque), Yucatán (Chichén Itzá, Uxmal) et Quintana Roo (Tulum), et dans la province guatémaltèque de Petén (Tikal). Le début de l'ère maya se situe vers le III^e siècle, et ici aussi, après une apogée entre le VI^e et le VIII^e siècle, le déclin survint au IX^e siècle, avec l'abandon des villes. Changement de climat, épidémies, invasions, révolutions, toutes les hypothèses ont été proposées, mais la raison finale de cet effondrement reste inexpliquée.



1978, P.A. n° 442
Bas-relief du site maya de Bonampak



2008, n°s 2428/2432
Site maya de Palenque



2007, n°s 2254/2258
Site maya de Chichén Itzá



2007, n°s2707/2711
Site maya de Tulum

Un sous-groupe des Mayas mésoaméricains, à partir de 650 p.C., est celui des Olmèques-Xicallanca, dont les vestiges les plus importants se trouvent à Xochicalco, dans l'État de Morelos, au centre du Mexique, sous la capitale.



2015, n°s 2925/2929
Site olmèque-xicallanca de Xochicalco

La destruction des grands centres urbains ne conduisit pas à la disparition totale des cultures, mais à un mélange entre les vestiges de ces cultures et les nouveaux venus, ce qui a donné naissance à de nouvelles formes culturelles, qui dureront jusqu'à la conquête espagnole.

La première civilisation, née de ce mélange, est celle des Toltèques, qui s'est épanouie entre 900 et 1200. Leur capitale était Tollan, près de l'actuelle Tula, au nord-ouest de Teotihuacán. Leur monde religieux a généré la grande figure de Quetzalcóatl, le dieu-serpent à plumes, qui est supposé avoir été exilé par son opposé Tezcatlipoca. Quetzalcóatl promit de revenir avec le vent d'ouest : cette croyance a plus tard fortement facilité la tâche de Cortés, en qui les Aztèques voyaient la réincarnation de Quetzalcóatl, enfin revenu. Un des grands centres de la culture tolteque, en plus de Tollan, est El Tajín, dans la province de Veracruz.



1974, n° 804B
Tête d'atlante (Tula)



2009, n°s 2436/2440
Site tolteque de El Tajín

La civilisation que nous connaissons le mieux, car elle était à son point culminant lors de l'arrivée des Espagnols, est celle des Aztèques. Ils s'installèrent vers 1325 à Tenochtitlán, qui est devenue l'actuelle México. Les empereurs aztèques embellirent progressivement la ville, construisant des temples et des palais somptueux.

Leurs conquêtes atteignirent bientôt les côtes du Golfe et du Pacifique, allant jusqu'au Guatemala.



1980, n° 888

Serpent



1981, n° 947

Dieu du feu Xiuhtecuhtli

Pièces provenant du "Templo Mayor" de Tenochtitlán, dédié aux dieux Huitzilopochtli et Tlaloc

Vers 1500, sous l'empereur Moctezuma II, l'empire aztèque a atteint son apogée. La richesse et la splendeur de Tenochtitlán est à l'origine de sa perte : la convoitise effrénée des arrivants espagnols signifiera l'effondrement rapide et total d'une des plus belles et intéressantes civilisations que le monde ait connue.



1934, n° 511

La pierre de Tizoc, datant de la fin du XV^e siècle, aussi appelée pierre du Soleil (calendrier aztèque). C'était une sorte d'autel en pierre pour y déposer le cœur excisé des victimes des sacrifices humains, offerts à Huitzilopochtli, dieu de la guerre et du soleil

II. Hernán Cortés

Il y avait 25 ans que Christophe Colomb avait découvert l'Amérique, et ces 25 années étaient plutôt décevantes pour les Espagnols : ils n'avaient pas trouvé les montagnes d'or dont ils avaient rêvé, ni le passage maritime qui leur ouvrirait la voie vers les royaumes fabuleux de l'Extrême-Orient.

Ils avaient bien installé des plantations aux Antilles, mais la main-d'oeuvre indigène était rapidement décimée par les épidémies et les travaux forcés.

Toujours à la recherche de richesses et d'esclaves, de furtives expéditions partant de Cuba vers les côtes du Mexique en 1517 (Francisco Hernández de Córdoba) et en 1518 (Juan de Grijalva) avaient excité la convoitise de Diego Velázquez de Cuéllar, gouverneur de Cuba de 1511 jusqu'à sa mort en 1524.

Pour mener une expédition de plus grande envergure, il fit alors appel à celui qu'il considérait le plus capable de réussir: Hernán Cortés.



*Espagne, carte maximum de 1988 avec le timbre n° 2585
Hernán Cortés*

Hernán Cortés est né à Medellin, en Estremadura, en 1485. Optant pour une carrière militaire, il embarqua pour Hispaniola (actuellement Haïti et République Dominicaine) vers 1504, et devint en 1511 le secrétaire du gouverneur Velázquez de Cuéllar.

Audacieux, courageux, habile, sa foi vive et sincère n'avait d'égale que sa passion du pouvoir et du lucre. Donner au Christ et à l'Espagne de nouveaux royaumes, imprimer sa marque à une conquête qui lui assurerait gloire, puissance et richesse: telle fut son ambition.

Ces qualités firent de Cortés le chef de la nouvelle expédition, bien que le gouverneur continua toujours à se méfier de celui qu'il considérait comme un rival potentiel, et chercha plusieurs fois à le perdre.

Finalement, Cortés quitta Cuba début 1519 avec 11 navires. Il transportait surtout quelques canons et quelques chevaux, qui allèrent jouer un rôle capital dans la conquête.

Il débarqua près de l'actuelle Veracruz, saborda ses navires, soumit de gré ou de force quelques tribus, et se dirigea vers Tenochtitlán, la capitale aztèque. Là, l'empereur Moctezuma II, qui voyait en lui la réincarnation de Quetzalcóatl, le dieu-serpent à plumes, lui offrit des présents d'une grande richesse. Mais cela ne fit qu'exciter la convoitise des Espagnols, qui séquestrèrent l'empereur.



Espagne, 1948, n° 777



Espagne, 2019, n° 5052

Hernán Cortés

Un massacre, commis par un de ses lieutenants pendant une absence de Cortés, engendra la révolte. Cortés parvint à rejoindre ses hommes assiégés dans la ville de Tenochtitlán, et, après avoir (probablement) tué Moctezuma, les Espagnols, harcelés par les Aztèques, durent fuir en toute hâte pendant la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet 1520 : c'est la "Noche Triste", où près de la moitié du contingent espagnol laissa la vie.

Mais, profitant du soutien des tribus soumises par les Aztèques, Cortés parvint à redresser la situation, revint avec des renforts, et mit le siège devant Tenochtitlán.

Dans la ville, Cuauhtémoc avait succédé à son oncle Cuitláhuac, qui n'avait été empereur que quelques semaines après la mort de Moctezuma II. Cuauhtémoc résista avec l'énergie du désespoir, et le siège dura trois mois. Finalement, Cuauhtémoc dut se rendre en août 1521. Il fut torturé par les Espagnols qui voulaient savoir où les Aztèques avaient caché leurs trésors. Il ne parla pas, et fut pendu en 1525. Il est devenu un héros national, un mythe de la conception indigéniste de la nation mexicaine.



1898, n° 171



1915, n° 347

Statue de Cuauhtémoc



1924, n° 446



*1975, n° 825
450^e anniversaire de
la mort de Cuauhtémoc*



*1995, n° 1610
500^e anniversaire de
la naissance de Cuauhtémoc*



1980, n° 894



1955, n° PA183E

Cuauhtémoc



*Espagne, 1985, n° 2425
Bernal Díaz del Castillo*

*En Amérique dès 1514, il participa à la conquête du pays aztèque par Hernán Cortés.
À la fin de sa vie, il écrivit la chronique de cette expédition*

III. L'époque coloniale espagnole

De 1521 à 1527, Cortés acheva de réduire à l'obéissance tout le centre et le sud du Mexique. Cela se passa sans pitié pour ceux qui refusaient de se soumettre : l'esclavage fut le lot de ceux qui ne furent pas massacrés.

Pour satisfaire les appétits de ses compagnons, il leur distribua de vastes domaines, et, pour les cultiver, chacun reçut en partage un certain nombre d'Indiens, dont il avait le droit d'exiger les services (c'étaient de véritables esclaves), à charge de veiller à leur conversion. Ainsi s'étendit au Mexique le système abhorré de "l'encomienda", qui avait déjà contribué à dépeupler les Antilles.

Cortés retourna en Espagne en 1528 pour justifier devant Charles Quint sa conduite à nouveau critiquée. Il retourna au Mexique de 1530 à 1541, mais avec des pouvoirs nettement diminués : il ne restait à Cortés que ses attributions militaires en tant que capitaine général, mais Charles Quint lui avait retiré son titre de gouverneur. Il retourna en Espagne en 1541 et y mourut en 1547, en semi-disgrâce.

Pendant ce temps, Charles Quint avait confié déjà en 1527 le gouvernement du Mexique à une "audiencia", une commission de cinq membres dotée de pouvoirs administratifs et judiciaires. Cette "audiencia", dirigée par Nuño de Guzmán (1490-1544) était arbitraire, cruelle et cupide, et elle se rendit coupable d'une véritable barbarie envers les Indiens, au point que Juan de Zumárraga (1468-1548), le prélat envoyé par l'empereur pour veiller aux droits des indigènes, parvint, après de nombreux appels, à convaincre Charles Quint de révoquer ces véritables tyrans, et de les remplacer en 1530 par une deuxième "audiencia" nettement plus humaine, dirigée par Vasco de Quiroga (1470-1565).



1939, n° 537



*Espagne, 1970, n° 1654
Juan de Zumárraga*



*Espagne, 1970, n° 1653
Vasco de Quiroga*

En 1535, Charles Quint nomma Antonio de Mendoza (1495-1552) vice-roi de la "Nueva España", qui était le nouveau nom pour désigner l'entité englobant toutes les possessions espagnoles en Amérique du Nord et en Amérique Centrale, ainsi que les Caraïbes. La capitale en était México.

C'était un bon choix : il sut allier la sagesse au dévouement, la générosité à la fermeté. Il occupa cette fonction pendant 15 ans, jusqu'en 1550.

Jusqu'à la proclamation de l'indépendance en 1821, la Nouvelle-Espagne allait être gouvernée par 62 vice-rois. Ils étaient les représentants directs du souverain espagnol, mais leur rôle consistait surtout à faire appliquer sur place les décisions prises à Madrid par le roi et le "Conseil des Indes".

Paralysée par la nécessité d'en référer constamment à la capitale, l'action du vice-roi n'eut pas toujours l'efficacité désirable.

Les vice-rois du XVI^e siècle furent des personnalités remarquables : Mendoza eut comme successeurs Luis de Velasco (1550-1564) et Martín Enríquez de Almanza (1568-1580), qui furent de grands et honnêtes administrateurs.



1939, n° 539



Espagne, 1966, n° 1405

Antonio de Mendoza



1979, P.A. n° 513

Martín Enríquez de Almanza

Un des principaux vices de l'administration coloniale espagnole fut de réserver ses principaux emplois à des Espagnols nés dans la métropole. On a pu reprocher aussi à cette administration sa lourdeur, ses lenteurs et sa corruption, qui allèrent s'aggravant, paralysant l'action de certains bons vice-rois. La plupart des vice-rois du XVII^e et XVIII^e siècle ne pensaient qu'à s'enrichir pendant la courte période de leur mandat. Il y eut cependant des exceptions heureuses, comme Juan Vicente de Güemes, comte de Revillagigedo (1789-1794), qui combattit la corruption, redressa l'économie et organisa un système judiciaire équitable.



1960, n° PA218

Juan Vicente de Güemes, comte de Revillagigedo

Au Mexique, le XVI^e siècle est l'époque de l'exploration progressive et de la colonisation des territoires du nord, qui font actuellement partie des États-Unis. Il y eut les expéditions d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (sud des États-Unis, Texas), de Hernando de Soto (ouest des États-Unis), de Francisco Vazquez de Coronado (Arizona, New Mexico), de Juan Rodriguez Cabrillo (Californie) et de Juan de Oñate (New Mexico, Colorado). Mais nous allons surtout analyser ici les aspects positifs et négatifs de la colonisation espagnole au Mexique même.

Initialement, un des principaux buts de la colonisation espagnole était de répandre la foi chrétienne. À la demande des autorités de la Nueva España, de nombreux religieux, surtout Flamands et Espagnols, s'établirent au Mexique. Bien qu'il fallut souvent tempérer leur ardeur, leur zèle et leur précipitation, en général ils y firent du bon travail. Les franciscains, les dominicains et les augustins, et plus tard, à partir de 1572, les jésuites, furent de grands bâtisseurs de couvents, d'églises, d'écoles et d'hôpitaux. Beaucoup surent s'imposer par leur désintéressement et leur austérité.

Parmi ceux-ci, il faut surtout mentionner les noms de Bartolomé de Las Casas (1474-1566), Toribio de Benavente (env. 1482-env.1565) et Pedro de Gante (1480-1572).

Bartolomé de Las Casas est certainement une des plus nobles figures espagnoles du XVI^e siècle. Dominicain, sa longue vie fut une lutte perpétuelle pour protéger les Indiens, victimes de la cupidité des conquérants et colons espagnols.

Toribio de Benavente, dit “Motolinía” fut un des premiers missionnaires au Mexique. Il y fut un ardent défenseur des Indiens, bien qu’il vécut en conflit virulent avec Bartolomé de Las Casas. Il fut également un chroniqueur important : ses oeuvres forment une source importante d’informations sur la Nueva España du XVI^e siècle.

Le Flamand Pedro de Gante s’occupa surtout de l’instruction des Indiens. Il fut leur défenseur pendant 50 ans, et il publia le premier livre en nahuatl, la langue des Indiens.



1933, n° 486



*1966, n° 724
Bartolomé de Las Casas*



Espagne, 1946, P.A. n° 234



*Espagne, 1991, n° 2749
Toribio de Benavente*



*1972, P.A. n° 346
Pedro de Gante*

À Madrid, la couronne estimait que son devoir était d’apporter aux Indiens la foi et la civilisation, mais elle voyait aussi en eux des vassaux, qui devaient payer tribut. Il semble que les efforts, aussi bien de la part des empereurs Charles Quint et Philippe II que de l’administration coloniale de la métropole, aient été sincères pour protéger les Indiens contre les abus locaux de la part des colons.

Mais la situation sur place était toute différente: pour les colons espagnols, les indigènes représentaient surtout une main-d’œuvre gratuite. Le système de “l’encomienda”, qui attribuait aux propriétaires terriens un certain nombre de travailleurs indigènes, était en fait une forme d’esclavage et de travail forcé. Les considérations d’humanité furent pour beaucoup dans les efforts de Charles Quint pour abolir cette institution, mais sur place, tous les édits de Madrid restaient lettre morte, et le système de “l’encomienda” n’allait disparaître au Mexique que vers la fin du XVIII^e siècle !

Pour contourner la loi, on avait inventé un autre système local, le “repartimiento”, où des travailleurs indigènes étaient recrutés pour travailler contre salaire dans les immenses exploitations agricoles espagnoles (“haciendas”). Mais cela revenait au même: les grands propriétaires attachaient les Indiens au sol par un système d’avances sur gages, qui les endettait de génération en génération !

La mise en valeur de la colonie de la Nueva España se faisait surtout au profit de l'Espagne : conformément aux idées du temps, la colonie était exploitée au profit de la métropole. Après l'or des Aztèques, ce sont surtout les mines d'argent qui fournirent à l'Espagne les ressources nécessaires pour mener les guerres incessantes en Europe. Du point de vue de l'agriculture, on faisait cultiver au Mexique les denrées dont l'Espagne avait besoin, comme le cacao et la canne à sucre, tout en interdisant celles qui auraient pu concurrencer la métropole, comme les vignes et les oliviers. Les "haciendas", immenses propriétés entre les mains de quelques grandes et riches familles, devaient rester jusqu'au XX^e siècle les cellules caractéristiques de l'économie rurale au Mexique.

La société mexicaine pendant la période coloniale était très structurée : au sommet, il y avait les Espagnols, venus de la métropole, qui dominaient l'administration, le négoce, et l'exploitation du sol et du sous-sol. Ils représentaient environ un pour cent de la population. Les Indiens, quant à eux, étaient soit semi-esclaves dans une "encomienda", soit travailleurs endettés et sans aucun avenir dans une "hacienda" ou dans les mines. Ils formaient environ la moitié de la population.

Il y avait ensuite les Créoles : c'étaient initialement des personnes d'ascendance européenne, mais nées au Mexique. Ils étaient petits propriétaires terriens ou miniers, fonctionnaires ou négociants. Ils essayaient d'imiter les Espagnols qu'ils jalouaient et qui les méprisaient.

Il y avait ensuite les Métis, issus de relations légales ou illégales entre les colons et des Indiennes. Leur sort n'était guère enviable : ils étaient méprisés par les blancs, et rejetés par les Indiens.

La vie intellectuelle et artistique était bien sûr dominée par la minorité espagnole, qui s'efforçait de vivre à l'européenne. L'art indigène fut remplacé par un art colonial d'inspiration essentiellement espagnole et catholique. Cela est particulièrement évident dans l'architecture.



*Espagne, carte maximum de 1970 avec le timbre n° 1652
Cathédrale de México*



*Espagne, 1970 n° 1651
Casa de Ecala de Querétaro*



*Espagne, 1970, n° 1655
Cathédrale de Morelia*



*1985, n° 1140
México
Collège des biscaïens*



*1985, n° 1141
México
Palais des comtes de Heras y Soto*



*1985, n° 1142
México
Palais des comtes de Calimaya*



*1985, n° 1143
México
Académie de San Carlos*

La seconde moitié du XVIII^e siècle, sous le règne de Charles III, roi d'Espagne de 1759 à 1788, fut une époque de grandes réformes coloniales inspirées par les idées du despotisme éclairé qui triomphaient alors en Europe. L'administration fut améliorée, les droits de douane furent diminués ou supprimés, l'enseignement fut relevé, les bénéfices furent mieux répartis et la prospérité générale s'accrut.

Le but principal restait cependant toujours le même : augmenter les revenus de l'État et améliorer la défense de l'empire espagnol, de plus en plus menacé par les nouveaux arrivants français, anglais, hollandais et même russes.

Avec ce double but en tête, Charles III envoya en 1765 à México José de Gálvez (1720-1787) en tant que “visitador” (= contrôleur) de la Nueva España. En premier lieu, il devait contrôler les agissements du vice-roi Joaquín de Montserrat, marquis de Cruillas (1760-1766), dont les rentrées fiscales semblaient anormalement basses. En un minimum de temps, Gálvez rétablit l'économie et les finances. Il expulsa en 1767 les jésuites qu'il remplaça par des franciscains, qu'il envoya rapidement comme missionnaires en Californie, ce qui engendra la création de villes comme San Diego et Monterey. Le missionnaire le plus célèbre de cette entreprise était Junípero Serra (1713-1784).

Lorsque José de Gálvez quitta le Mexique en 1772, les envois d'argent vers l'Espagne avaient doublé. Le territoire s'était considérablement accru, avec la Californie et tous les territoires méridionaux des États-Unis actuels, jusqu'au Mississippi (En 1763, par le traité de Paris, la France avait cédé ses possessions américaines à l'est du Mississippi à la Grande-Bretagne).



*Espagne, 1963, n°s 1197 & 1201
José de Gálvez*



*Espagne, 1963, n°s 1195 & 1199
Junípero Serra*



Espagne, 1984, n° 2593



1969, P.A. n° 297

Junípero Serra

Depuis lors, la surveillance de l'Inquisition ne parvenait plus à fermer le Mexique aux courants de pensée qui se développaient en Europe. Des livres étrangers entraient clandestinement, et introduisaient dans les milieux cultivés, jusque dans les séminaires, les idées de liberté, d'égalité et de souveraineté du peuple. Ils favorisaient la naissance de l'esprit critique, longtemps étouffé par l'Eglise et le pouvoir civil. Les sujets se rendaient compte qu'ils n'étaient pas nés “pour obéir et se taire”, comme avait dit un vice-roi.

Deux éléments allaient encourager les mécontents à exprimer plus ouvertement leur désir de changement : la guerre d'indépendance des États-Unis (1775-1783) et la Révolution française (1789). Vers 1800, le mécontentement était assez vif pour aller jusqu'à la rébellion.

IV. La conquête de l'indépendance

Il faut bien se rendre compte que la conquête de l'indépendance n'est pas venue des Indiens, qui ne faisaient que peu de distinction entre les Espagnols, les Créoles et les Métis : ils n'avaient rien à perdre, mais rien à gagner. Ils se rendaient compte qu'une autonomie ou une indépendance allait simplement signifier pour eux un changement de maîtres.

La véritable révolution est venue des Créoles, et en moindre mesure, des Métis : ce sont eux qui avaient les griefs les plus aigus contre l'administration, la justice, la fiscalité et le système économique, qui avantaient toujours d'une façon scandaleuse la petite minorité espagnole.

Le dénominateur commun était donc une rancune tenace contre les Espagnols locaux : il n'y avait pas d'hostilité générale contre la dynastie de Madrid.

Lorsque Napoléon balaya la monarchie espagnole en 1808, les colonies refusèrent de reconnaître Joseph Bonaparte comme nouveau souverain à Madrid, et elles continuèrent à proclamer leur fidélité à Ferdinand VII.

Les Créoles proposèrent de créer sur place une junte mexicaine pour exercer le pouvoir en Nueva España au nom du monarque prisonnier de Napoléon. Mais les Espagnols, bien qu'ayant en principe les mêmes vues, refusèrent tout compromis avec les Créoles, et emprisonnèrent les chefs créoles. Leur chef, l'avocat Francisco Primo de Verdad y Ramos (1760-1808), fut retrouvé mort en prison, le 4 octobre 1808, probablement empoisonné. Il est considéré comme un des premiers martyrs de la guerre d'indépendance.



2008, n° 2389

Francisco Primo de Verdad y Ramos

En 1809, un prêtre du bas-clergé, Miguel Hidalgo (1753-1811), prit à Querétaro la direction d'un soulèvement, dirigé à éliminer les Espagnols et à former un gouvernement mexicain au nom de Ferdinand VII. Les membres de son groupe étaient issus de la bourgeoisie créole. Lui-même était épris des idées françaises de Rousseau. Il avait eu de nombreux démêlés avec les autorités religieuses et civiles, par exemple en stimulant les Indiens à planter des vignes et des oliviers, ce qui était interdit.

Le complot étant découvert, Hidalgo passa le Rubicon, et dans la nuit du 15 au 16 septembre 1810, il appella à la révolte générale. Il fut rejoint par le régiment d'Ignacio Allende (1769-1811), et au bout d'un mois, les insurgés comptèrent 80.000 hommes.

Les combats entre les forces espagnoles et les rebelles furent de véritables carnages où l'on ne fit pas de prisonniers. Hidalgo et Allende essayèrent vainement de maintenir l'ordre et la cohésion, ce qui était d'autant plus difficile que de très nombreux Indiens avaient rejoint les rebelles, ce qui avait fait hésiter les Créoles plus nantis à choisir leur camp.

Pendant ce temps, les troupes espagnoles s'étaient ressaisies, et par trahison, ils parvinrent à capturer Allende et Hidalgo. Allende fut fusillé le 26 juin 1811, avec ses lieutenants Juan Aldama et José Mariano Jiménez. Hidalgo fut exécuté le 30 juillet 1811.



1864, n° 14



1874, n° 58



1884, n° 87



1910, n° 199



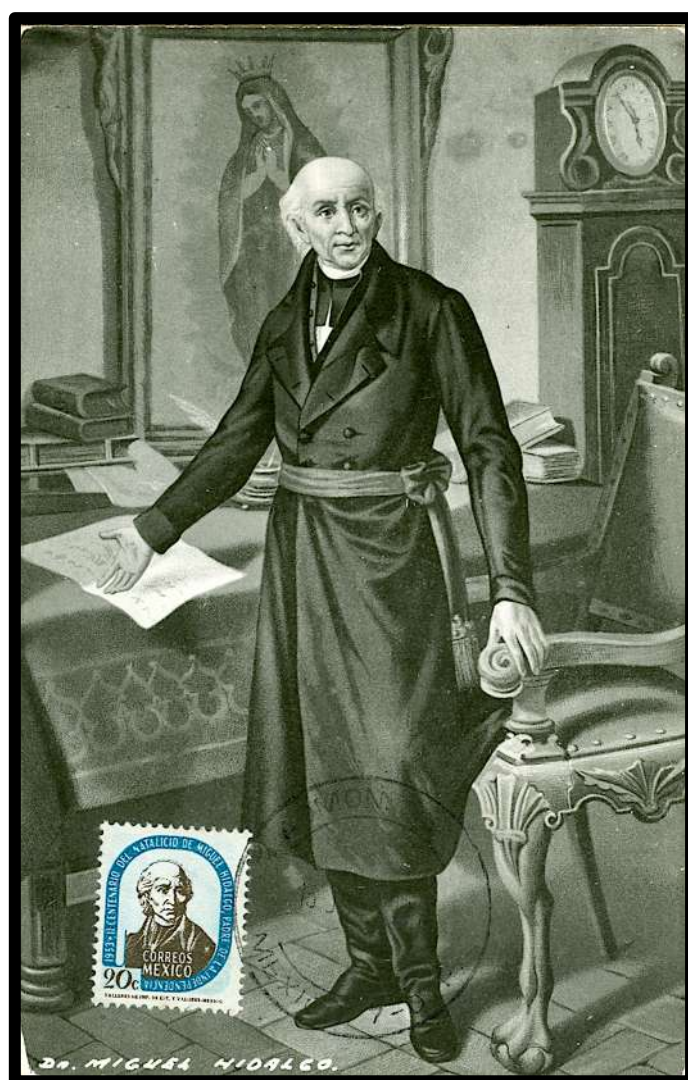
2003, n° 2038



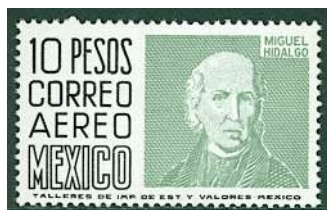
1985, n° 1114



1986, n° 1160



Carte maximum de 1953 avec le timbre n° 644
Miguel Hidalgo



1978, P.A. n° 448



1953, P.A. n° 182



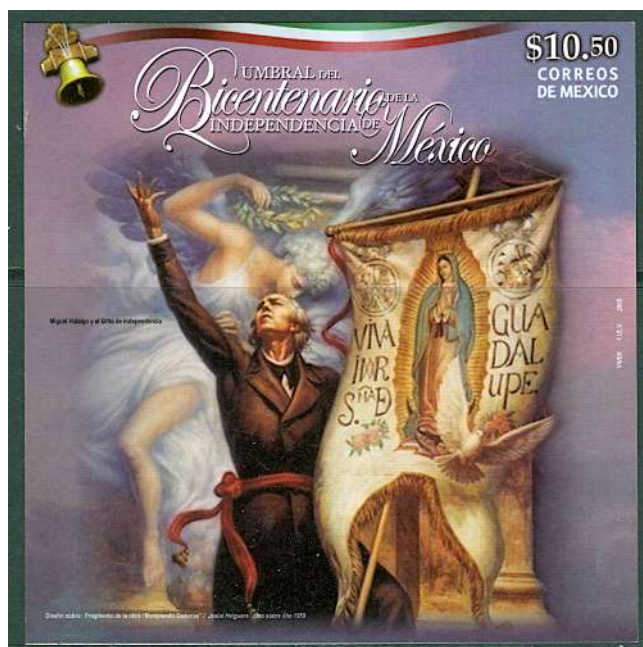
1958, P.A. n° 183



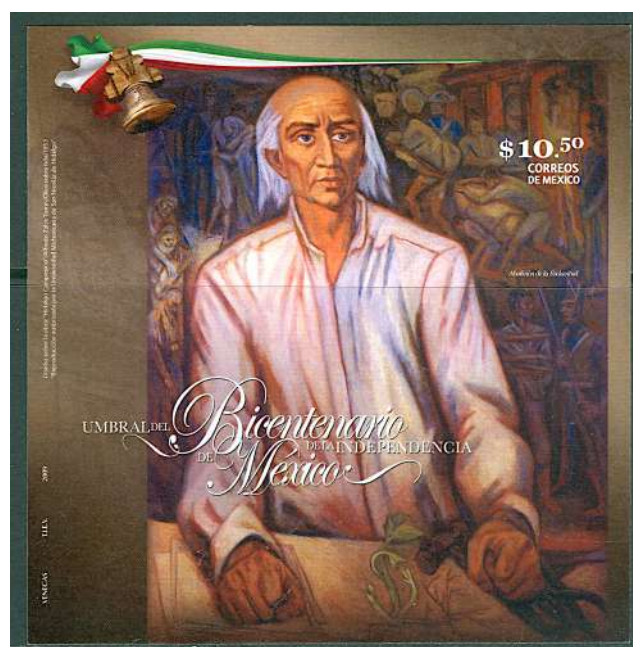
1953, n° 644



2016, n° 2997



2008, bloc 67

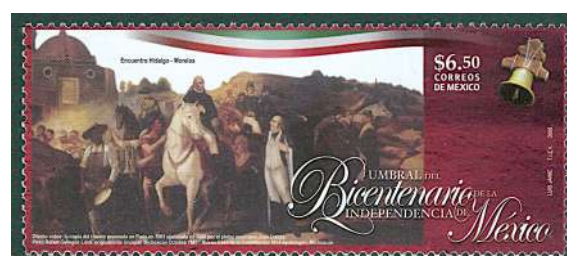


2009, bloc 70

Miguel Hidalgo



2008, n° 2390
Conspiration de Querétaro



2008, n° 2392
Rencontre entre Hidalgo et Morelos



2009, n° 2461
Capture de Miguel Hidalgo



2009, n° 2462
Exécution de Miguel Hidalgo



1986, n° 1157



1985, n° 1115



2008, n° 2394



1959, n° 758



1910, n° 200
Ignacio Allende



1994, n° 1590



1975, n° 816



1910, n° 198
Juan Aldama



1986, n° 1158



1986, n° 1159
José Mariano Jiménez

Avec la capture et l'exécution d'Hidalgo et d'Allende, les Espagnols croyaient avoir écrasé la révolution. Mais ils ne réussirent ni à convaincre ni à terroriser tous les insurgés, et en 1811, la guérilla continuait à faire rage dans la plus grande partie du Mexique. Sans leader et sans formation, les opérations des rebelles tenaient plus du brigandage que de la révolution, mais deux chefs vinrent progressivement à s'imposer : Rayón et Morelos.

Ignacio López Rayón (1773-1832) fut d'abord le bras droit et le secrétaire de Hidalgo, avant de prendre, après la mort de celui-ci, le commandement des insurgés, de concert avec Morelos.

José María Morelos (1765-1815) était, tout comme Hidalgo, un prêtre. D'origine plus humble et de culture plus limitée, il fit preuve de plus de talents militaires et devint le chef militaire de la rébellion tandis que Rayón était plutôt le leader politique.

Ensemble, avec les généraux Nicolás Bravo (1786-1854) et Mariano Matamoros, qui était également prêtre (1770-1814), ils parvinrent à se rendre maître d'une grande partie du Mexique.



1910, n° 197



1982, n° 962
Ignacio López Rayón



2010, n° 2533



1986, n° 1162



2010, n° 2534
Nicolás Bravo



1971, P.A. n° 325
Mariano Matamoros



1915, n° 343



1985, n° 1116



1923, n° 430A
Statue de Morelos



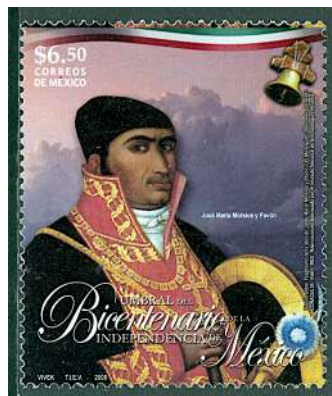
1963, n° 698



2015, n° 2932



1965, n° 720



2008, n° 2395



2015, n° 2974

José María Morelos

Pendant ce temps, en Espagne, les Cortes avaient voté à Cádiz une constitution très libérale, également applicable au Mexique. Mais pour le Mexique, elle venait trop tard. Elle n'y fut d'ailleurs promulguée que partiellement par le vice-roi, et rapidement suspendue. La mauvaise foi espagnole, soulignée par Ferdinand VII, restauré en 1814, qui se hâta d'abolir cette constitution, coupa définitivement les ponts : les colonies, qui s'étaient soulevées en sa faveur, continuèrent à se battre, mais contre lui.

Morelos avait donc rejeté toute idée de maintenir un lien avec la couronne. Il convoqua un congrès à Chilpancingo, et publia le 6 novembre 1813 une déclaration d'indépendance. Les privilèges étaient supprimés, l'égalité complète des races était proclamée, et l'esclavage aboli.



1910, n° 203



1988, n° 1267

Déclaration d'indépendance de 1813

En octobre 1814, le congrès vota une nouvelle constitution, connue sous le nom de Constitution d'Apatzingán, et institua la république mexicaine.

Mais, du point de vue militaire, les choses allaient de plus en plus mal : les Espagnols avaient reconquis méthodiquement tout le nord du pays, et dès la fin 1813, ils reprirent en quelques semaines les territoires occupés par les insurgés. Le congrès dut fuir, mais, traqué, Morelos fut fait prisonnier, et exécuté le 22 décembre 1815.



2009, n° 2467



2013, n° 2744

Congrès de Chilpancingo, aussi appelé congrès d'Anáhuac



2009, n° 2465



2014, n° 2860

Constitution d'Apatzingán



2009, n° 2468
Exécution de Morelos

Après la mort de Morelos, il y eut une période de flottement dans le camp des insurgés. Le congrès, impuissant à redresser la situation, fut dissous. Le vice-roi Félix Calleja (1813-1816) et son successeur Juan Ruiz de Apodaca (1816-1821), le premier avec une main de fer, le second avec plus de diplomatie, obtinrent la soumission de la plupart des chefs rebelles.

Rares furent les chefs militaires qui continuèrent à résister, avec l'énergie du désespoir. Il faut mentionner en premier lieu Vicente Guerrero (1782-1831), qui allait jouer un rôle déterminant dans les années à venir, et, près de Veracruz, Guadalupe Victoria (1786-1843). Ce dernier vécut dans le dénuement le plus complet pendant plus de deux ans, sans se douter qu'il serait plus tard le premier président de la république mexicaine !

Il y eut aussi Francisco Xavier Mina (1789-1817), qui, après quelques raids audacieux, fut capturé et exécuté le 11 novembre 1817. Et encore Pedro Moreno (1775-1817), qui se joignit aux maigres troupes de Mina, et qui fut tué au combat le 27 octobre 1817.



1985, n° 1118



1981, n° 920



1982, n° 981



2010, n° 2539



2021, n° 3264

Vicente Guerrero



1986, n° 1166



1993, n° 1491
Guadalupe Victoria



2010, n° 2535



1967, n° 740



2010, n° 2538

Pedro Moreno



1989, n° 1294



2010, n° 2540

Francisco Xavier Mina

Au moment même où la cause de l'indépendance semblait perdue, les autorités espagnoles commirent l'une maladresse après l'autre, et ils s'aliénèrent la sympathie de la bourgeoisie nantie créole et métisse. Celle-ci voulait bien l'indépendance, mais sans révolution sociale et sans nouvelles effusions de sang.

Une fois de plus, ce sont les événements d'Espagne qui fournirent l'occasion. En 1820, Ferdinand VII dut à nouveau rétablir la constitution libérale, mais cela apparut au Mexique chez le haut clergé et chez les conservateurs comme une menace pour leurs privilèges, et ils commencèrent à leur tour à voir dans l'indépendance un moyen d'y échapper.

Et c'est ici qu'intervint un personnage ambigu dans l'histoire de la guerre d'indépendance : Agustín de Iturbide (1783-1824).

Iturbide était un militaire d'origine noble, et de 1810 à 1816, il combattit dans les rangs espagnols contre les insurgés. En 1816, il était même à la tête des forces espagnoles dans le nord du Mexique.

Comprenant que l'avenir espagnol était plus que compromis au Mexique, il entama des négociations secrètes avec Vicente Guerrero, qui était alors le chef des insurgés. En 1820, il rejoignit avec la plus grande partie de son armée les indépendantistes, et en février 1821, il signa avec Guerrero un accord, appelé les *Trois Garanties*. Le Mexique deviendrait un royaume indépendant, et provisoirement, une junte exercerait le pouvoir et ferait élire un congrès constituant.

Aussi bien les libéraux que les conservateurs se rallièrent à ce compromis, et le 24 août 1821, le dernier vice-roi, Juan O'Donojú, était contraint de reconnaître la validité des *Trois Garanties* : c'était la reconnaissance de fait de l'indépendance du Mexique, bien que les Cortes refusèrent de reconnaître le traité signé au Mexique. L'Espagne ne reconnaîtra officiellement l'indépendance de son ancienne colonie qu'en 1836.

Iturbide, ambitieux et retors, et rêvant d'imiter Bonaparte, avait avant tout travaillé pour lui-même. Il fit une entrée triomphale à México, et, contrairement à Hidalgo et à Morelos, il préserva le caractère semi-féodal de la société mexicaine, en respectant les privilèges du clergé et des grands propriétaires.

Iturbide se donna le titre de généralissime, et, s'appuyant sur l'armée, se fit proclamer le 18 mai 1822 empereur du Mexique. Couronné à México le 21 juillet 1822 sous le nom d'empereur Agustín I^{er}, il gouverna en dictateur. Mais, n'entendant rien à l'économie et aux finances, le Mexique sombra dans l'anarchie. Iturbide dut abdiquer le 19 mars 1823, et fut exilé en Italie. Il revint au Mexique en juillet 1824, mais fut exécuté le 19 juillet, après quelques jours.

Au vu de la carrière pour le moins douteuse de ce personnage, il n'est pas étonnant que le Mexique ne lui ait consacré aucun timbre-poste! Il est seulement entrevu sur un timbre de 1921, pour le 100^e anniversaire de la reconnaissance de l'indépendance.



*1921, n° 420
Entrevue d'Iturbide et de Guerrero*



Agustín de Iturbide

V. Le XIX^e siècle

Le XIX^e siècle peut être divisé en trois périodes bien distinctes :

- L'ère de Santa Anna
- L'ère de Benito Juárez
- L'ère de Porfirio Díaz

A) L'ère de Santa Anna

C'est avec le soutien d'anciens révolutionnaires chevronnés, comme Vicente Guerrero, Guadalupe Victoria et Nicolás Bravo, qu'un jeune officier, Antonio López de Santa Anna (1794-1876), entra en rébellion contre Iturbide. Il proclama en décembre 1822 que le Mexique devait être une république.

Santa Anna eut l'intelligence de se limiter initialement à ses tâches militaires, et de laisser la politique au congrès. Il eut cependant son grand moment de gloire en 1825, lorsqu'il expulsa les Espagnols de leur dernier réduit, San Juan de Ulua.



2015, n°s 2936/2937
La constitution de 1824

Après la déroute d'Iturbide, le congrès élu en 1823 vota en 1824 une nouvelle constitution, qui divisait, sur le modèle des États-Unis, le Mexique en dix-neuf états et quatre territoires (le cinquième territoire, formé par le Guatemala et les provinces d'Amérique centrale, s'était déjà détaché du Mexique en juillet 1823). Guadalupe Victoria fut élu président.



2005, n° 2149
*Expulsion en 1825 par Santa Anna
des Espagnols
de leur dernier réduit,
San Juan de Ulua*

Mais le Mexique n'était pas mûr pour une véritable démocratie constitutionnelle. Il y avait les luttes incessantes entre les "Moderados", conservateurs qui voulaient une république autoritaire, cléricale et centralisée, et les "Puros", dont les idées étaient plus fédéralistes, sociales et anticléricales.

Les premières années furent un ensemble de soulèvements, de rébellions, et de coups d'état. Le vice-président, l'ancien révolutionnaire Nicolás Bravo se souleva contre le président, mais il fut battu et banni. En 1828, Manuel Gómez Pedraza fut élu, mais rapidement évincé par Vicente Guerrero, avec l'aide de Santa Anna.

Mais Guerrero dut faire face en 1830 à un coup d'état de son vice-président Anastasio Bustamante, qui fit exécuter Guerrero le 14 février 1831.

Santa Anna soutint d'abord, et combattit ensuite Valentín Gómez Farias, avant de prendre lui-même le pouvoir en 1834. Dix ans de luttes entre centralistes et fédéralistes aboutissaient donc à donner le pouvoir à l'homme qui les avait utilisés et trompés tour à tour. Il savait masquer son ambition, sa convoitise, son manque total de scrupules et le cynisme de ses revirements par une affectation d'impartialité désintéressée qui séduisait au premier abord, mais la déception venait vite quand il était au pouvoir.

Son souci majeur se situait au nord, au Texas, alors territoire mexicain. Le Mexique avait toléré et même stimulé la venue de colons américains au Texas, pour mettre le territoire en valeur. Mais les colons américains, conscients de leur force, et dirigés par Stephen Austin, proclamèrent le 20 décembre 1835 l'indépendance du Texas. Santa Anna marcha vers le nord, où le général texan Sam Houston l'attendait. Santa Anna prit le fort El Alamo, où 187 résistants, sous la direction de William Travis, Jim Bowie et David Crockett, résistèrent héroïquement avant de succomber le 6 mars 1836. Mais Santa Anna fut vaincu le 21 avril par Sam Houston, et il dut reconnaître l'indépendance du Texas, qui allait fin 1845 rejoindre les Etats-Unis.



*États-Unis, carte maximum de 1956 avec le timbre n° 614
El Alamo*



*États-Unis, 1936, n° 342
Sam Houston & Stephen Austin*



*États-Unis, 1964, n° 757
Sam Houston*



*États-Unis, 1967, n° 833
Davy Crockett*

Après cet échec, Santa Anna essaya de se faire oublier au Mexique, et fin 1836, une nouvelle constitution fut votée, nettement plus conservatrice et centralisée. Anastasio Bustamante (1780-1853) fut élu président, mais dès le début, c'était le chaos : pronunciamientos libéraux, rébellions indigènes, réclamations et interventions étrangères. Il y eut un épisode comique en 1838, dans la "guerre des petits gâteaux", la France réclamant des indemnités pour les dommages subis par un pâtissier français. Cette "guerre" permit à Santa Anna de redorer son blason, et en 1841, il renversa le président Bustamante. De nouveau au pouvoir, il accumula à nouveau les gaspillages, les exigences et les extravagances. Une nouvelle constitution, très autoritaire fut votée en 1843, mais Santa Anna fut renversé à son tour, et il se réfugia à Cuba. Il fut remplacé par le président José Joaquín de Herrera, qui à son tour se fit renverser en 1845...



Antonio López de Santa Anna

Le Mexique avait toujours déclaré que l'admission du Texas au sein des États-Unis serait considérée comme un casus belli. Lorsque cette admission se réalisa fin 1845, la guerre éclata entre le Mexique et les États-Unis. Elle dura de 1846 à 1848. Les troupes du général américain Zachary Taylor conquièrent la partie septentrionale du Mexique, tandis que John C. Frémont occupait la Californie.

Et... México rappela Santa Anna d'exil, le nomma président et général en chef, mais il ne put empêcher la prise de México par le général américain Winfield Scott, le 14 septembre 1847. Santa Anna repartit une nouvelle fois en exil, et le Mexique dut capituler : par le traité de Guadalupe Hidalgo, signé le 2 février 1848, le Mexique renonçait définitivement au Texas, et cédait la Californie et le Nouveau Mexique aux États-Unis contre la somme de 15 millions de dollars.

La guerre perdue laissait le Mexique appauvri, déchiré, diminué et menacé de nouveaux démembrements. Et qui revint en 1853 pour occuper encore une fois la présidence ? Santa Anna ! Il reprit le pouvoir en 1853 avec l'appui de l'Église et des conservateurs, et se déclara président à vie avec le titre d'altesse sérénissime !

Il fut une dernière fois renversé en 1855 et partit en exil au Venezuela. Il revint encore au Mexique, mais n'y joua plus aucun rôle, et il y mourut oublié en 1876.

En trente ans d'indépendance, le Mexique n'avait atteint ni la paix, ni le développement économique, ni la concorde sociale, ni la stabilité politique. Cinquante gouvernements s'étaient succédés, presque tous à la suite de coups d'État militaires. Onze d'entre eux avaient été présidés par Santa Anna !

Il est donc normal qu'un personnage aussi néfaste n'ait point été honoré au Mexique par un timbre-poste, malgré son importance du point de vue purement historique !

B) L'ère de Benito Juárez



2021, n° 3242
Benito Juárez



2006, bloc 64
Benito Juárez

Après le départ - cette fois-ci définitif - de Santa Anna, c'était d'abord Juan Álvarez qui occupa la présidence. Il céda dès décembre 1855 sa place à Ignacio Comonfort. Celui-ci s'attela à une tâche aussi noble qu'irréalisable : réconcilier tous les partis. Ce mouvement, qu'on appelle la Réforme, avait pour but de supprimer les privilèges, d'établir un gouvernement vraiment constitutionnel, et de mettre en circulation les biens du clergé. L'homme qui mena cette lutte avec l'énergie la plus farouche était Benito Juárez (1806-1872).

Cet Indien s'était élevé à force de travail. Il devint gouverneur de la province d'Oaxaca, puis ministre de la justice. Petit, habillé de noir, taciturne, impassible, il se distinguait par son intégrité, son courage et son indomptable volonté.

Il commença par abolir les tribunaux spéciaux de l'armée et du clergé, et supprima l'ordre des jésuites. Il était l'artisan d'une nouvelle constitution, promulguée en 1857, ressemblant fort à celle de 1824. Elle était fédérale et libérale, mais elle limitait les pouvoirs des gouverneurs et accentuait les prérogatives du gouvernement central.



1956, n°s 658/660

Guillermo Prieto

Ponciano Arriaga

Francisco Zarco

Centenaire de la constitution de 1857 : signataires de la constitution



1956, P.A. n°s 197/198

Valentín Gómez Farias
& Melchor Ocampo

León Guzmán
& Ignacio Ramírez

Centenaire de la constitution de 1857 : signataires de la constitution



2016, n° 2977

La constitution de 1857

Comonfort dut se retirer fin 1857, et Juárez prit sa place. C'était le début d'une longue guerre civile, entre d'un côté les conservateurs et l'Église, de l'autre côté les libéraux.



1879, n° 66



1915, n° 345



1927, n° 445



1966, n° 702A



1981, n° 925



1999, n° 1877



1972, n° 784



1972, P.A. n° 340
Benito Juárez



1972, P.A. n° 342

Au début, les conservateurs, qui disposaient de généraux expérimentés comme Miramón et Mejía avaient le dessus. Juárez dut fuir, et même passer quelque temps à l'étranger. Ensuite, la victoire changea régulièrement de camp. C'était une guerre civile d'une cruauté inouïe, avec des atrocités de part et d'autre. Finalement, Juárez parvint à prendre México en janvier 1861, mais les conservateurs, aussi bien militaires que politiques, soutenus par le clergé victime des lois anticléricales de Juárez, continuèrent la résistance.

Juárez avait suspendu le paiement de la dette extérieure, ce qui engendra les protestations de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Espagne. La France de Napoléon III envoya fin 1861 - début 1862 un contingent d'intervention, qui entama immédiatement les hostilités contre les troupes fidèles à Juárez. Ils connurent d'abord une défaite devant Puebla, le 5 mai 1862, mais les Français, commandés par Bazaine, parvinrent à s'emparer de la capitale et à prendre possession de presque tout le pays. Juárez dut fuir jusque près de la frontière américaine.



1962, n° 681

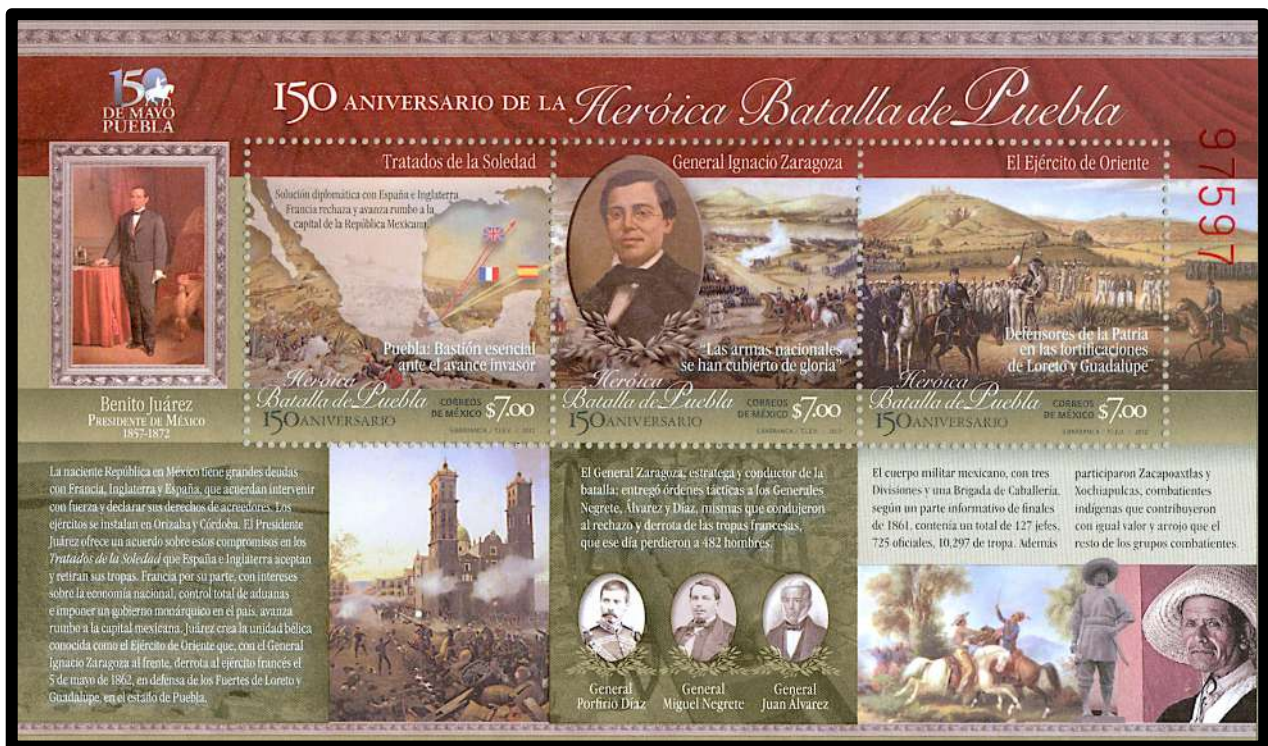


1962, n° PA221



1987, n° 1184

100^e et 125^e anniversaire de la bataille de Puebla, le 5 mai 1862



2012, bloc 83
150^e anniversaire de la bataille de Puebla, le 5 mai 1862

Les conservateurs crurent consolider leur suprématie en offrant le trône à un souverain étranger. Avec l'aide de la France, le choix tomba sur l'archiduc autrichien Maximilien, frère de l'empereur François-Joseph. Maximilien, poussé par son épouse Charlotte, fille du roi des Belges Léopold I, accepta la couronne impériale mexicaine. Il débarqua au Mexique le 28 mai 1864.



1866, n° 29a
L'empereur Maximilien

De bonne volonté, mais rêveur et tout à fait inconscient des difficultés qui l'attendaient, il adopta une attitude tellement réformatrice qu'il déconcerta ses appuis conservateurs.

Napoléon III, pour se défendre contre la Prusse, se vit obligé de rappeler en France les troupes qui soutenaient l'empereur. Privé de l'appui européen, Maximilien fut bientôt aux abois, et il dut se rendre le 15 mai 1867. Il fut fusillé à Querétaro, le 19 juin 1867, avec ses derniers généraux fidèles Miramón et Mejía. Ainsi finissait l'épopée inconsciente, pour ne pas dire ridicule, de l'empire mexicain. La princesse Charlotte, qui était en Europe pour trouver des soutiens illusoires, sombra dans la folie.



1967, n° 733
Centenaire de la victoire de la révolution
sur l'empire de Maximilien

Juárez revint au pouvoir, et fut réélu en 1867 et 1871. Il tenta sérieusement de réaliser le programme de la Réforme, insistant surtout sur une meilleure instruction. Il tenta de revenir à un régime constitutionnel normal, et essaya d'établir un équilibre budgétaire. Lorsqu'il mourut subitement en 1872, il n'avait pas atteint tous ses objectifs, mais il reste certainement une des plus hautes figures de l'histoire du Mexique.



2017, n° 3051

150^e anniversaire de la restauration de la république en 1867 par Benito Juárez

C) L'ère de Porfirio Díaz

Porfirio Díaz (1830-1915) fut un héros de la guerre contre les Français, aux côtés de Benito Juárez. Réputé pour son intégrité, son courage et son patriotisme, il se tourna dès 1867 contre son maître, et se présenta aux élections présidentielles, mais il fut battu par Juárez. Il se représenta aux élections de 1871. Juárez fut réélu, mais après ballottage. Lorsqu'il mourut quelques mois plus tard, le 18 juillet 1872, c'est Sebastián Lerdo de Tejada (1823-1889) qui lui succéda. Ce fut une présidence libérale, mais lorsque Díaz apprit que Lerdo allait se représenter aux élections de 1876, il entra en révolte ouverte, avec le slogan "Suffrage effectif, pas de réélection", et s'empara de Mexico fin 1876.



1974, n° 811

Sebastián Lerdo de Tejada

Díaz fut officiellement reconnu, mais son gouvernement fut la négation même des principes qu'il avait proclamés. Il garda la présidence de 1876 à 1911, ne l'abandonnant que pour quatre ans à son ami Manuel González (1880-1884). Il fit systématiquement accepter des amendements, qui rendaient possible chaque nouvelle réélection. Son gouvernement ne fut rien d'autre qu'une dictature, qui fut acceptée car elle donnait au Mexique une longue période de paix et de prospérité.



Porfirio Díaz

Le leitmotiv de ce qui sera appelé le “porfirisme” était : “peu de politique, beaucoup d’administration”. Cela impliquait :

- Tracer la voie qui convenait le mieux au pays était une prérogative purement présidentielle.
- Le seul rôle de la Chambre et du Sénat était d’approuver ce que le président leur proposait.
- Le peuple devait faire confiance à l’habileté et au patriotisme du président, et renouveler cette confiance dans des élections sans opposition.

Il faut mettre à l’actif de Díaz que le “porfirisme” a apporté un progrès matériel substantiel et une nette amélioration de l’infrastructure du pays, a maintenu l’ordre intérieur et a sauvé la paix. À son passif, il faut souligner que sa politique protectionniste a encore aggravé la misère du paysan mexicain, et que dans les villes, un prolétariat industriel influencé par les idées socialistes était en train de naître.

Le maintien de la paix et le développement de l’économie se faisaient au détriment de toute expression démocratique, et finalement, ce qu’il y avait d’oppressif et de frustrant dans cette situation allait provoquer la révolte de 1910.

Tout comme ses prédécesseurs Iturbide et Santa Anna, Díaz n’a pas été honoré par un timbre-poste au Mexique, à cause de sa conduite dictatoriale. On le voit à peine sur un bloc de l’année 2000, illustrant le siècle de la construction démocratique.



*2000, extrait du bloc 46
Porfirio Díaz est le premier portrait à gauche*

VI. La révolution de 1910

En 1910, Porfirio Díaz, âgé de 80 ans, se représenta aux élections, confiant que, comme toujours depuis 1876, il serait réélu sans problèmes, ayant une fois de plus muselé l'opposition. Mais un nouveau parti anti-réélectionniste prit pour candidat Francisco Madero (1873-1913). Díaz prit la précaution de faire emprisonner Madero, et ne le relâcha qu'après avoir été réélu.

Des fêtes somptueuses marquèrent le centenaire de l'indépendance et le 80^{ème} anniversaire du président. Celui-ci paraissait plus puissant que jamais.

Mais Madero, qui s'était réfugié aux États-Unis, s'était donné pour mission de faire régner au Mexique la liberté et la démocratie. Il appela à la révolte, et dès novembre 1910, le Nord du Mexique se souleva.



1915, n° 344



1917, n° 395



1973, n° 794



1974, n° 804D



1985, n° 1133



2009, n° 2483
Francisco Madero



1935, P.A. n° 69

Madero eut le soutien de deux leaders qui infligèrent de sérieuses défaites aux troupes gouvernementales: au Nord, il y avait Pancho Villa, au Sud Emiliano Zapata.

Francisco "Pancho" Villa (1878-1923) n'était en fait rien d'autre qu'un bandit de grand chemin dans le Nord du Mexique. Mais Madero lui donna sa chance, et Villa sut prendre Ciudad Juárez, ce qui fut le début de l'écroulement du régime de Díaz.



2009, n° 2487
Pancho Villa



1978, P.A. n° 472



1985, n° 1130

Pancho Villa



2015, n° 2885

Pancho Villa (à droite) pendant le siège de San Pedro de Coahuila en 1914

Emiliano Zapata (1879-1919) était un paysan aisé, vivant au sud de México, qui s'était toujours dévoué à la cause des Indiens. Il se battait pour faire valoir leurs droits et pour obtenir une meilleure répartition des terres. Lui aussi adhéra au mouvement révolutionnaire de Madero.



1965, n° 719



1935, n° 517
Emiliano Zapata



1979, n° 873



2019, n° 3146

100^e anniversaire de la mort d'Emiliano Zapata

Il est assez bizarre que l'Algérie ait émis en 2019 un timbre pour commémorer le 100^e anniversaire de la mort d'Emiliano Zapata, révolutionnaire mexicain...



*Algérie, 2019, n° 1841
100^e anniversaire de la mort d'Emiliano Zapata*



2009, n° 2484



*1985, n° 1131
Emiliano Zapata*



2009, n° 2485



*2008, bloc 69
Entrée triomphale de Madero à México*



*2023, n° 3377
Le président Madero et son
vice-président J.M. Pino Suarez*

En mai 1911, Díaz reconnut sa défaite, et il eut l'intelligence, pour éviter une guerre civile, de partir en exil à Paris où il mourut en 1915.

Madero fut nommé président en 1911, mais il avait sous-estimé les difficultés. Il allait être victime de son zèle démocratique, qui ne lui permit pas d'admettre que la consolidation de la victoire révolutionnaire exigeait un gouvernement autoritaire. Voulant contenter toutes les tendances, il mécontenta tout le monde. Pour les conservateurs, il était trop modéré, et pour les paysans et les ouvriers, la réforme agraire n'allait pas assez loin, ne restituant pas aux Indiens les terres dont ils avaient été spoliés.

Emiliano Zapata se retourna contre Madero, et celui-ci envoya contre Zapata le général Victoriano Huerta. Mais Huerta trahit Madero et le fit assassiner le 22 février 1913. Madero est actuellement encore toujours considéré au Mexique comme un martyr de la démocratie, tout comme José María Pino Suárez, son vice-président, assassiné avec lui.



Huerta prit le pouvoir, mais ses tendances dictatoriales mécontentèrent tout le monde, y compris les Etats-Unis, qui l'avaient pourtant soutenu dans sa prise du pouvoir. Venustiano Carranza prit la tête du mouvement qui se proposait de restaurer l'ordre constitutionnel rompu par le putsch de Huerta. Le 23 mars 1913, il proclama le "Plan de Guadalupe" contre Huerta.



Le "Plan de Guadalupe" de 1913, proclamé par Carranza

Venustiano Carranza (1859-1920), soutenu par les États-Unis, par Pancho Villa et Álvaro Obregón (ils allaient devenir peu après des ennemis irréductibles) dans le Nord et par Emiliano Zapata dans le Sud, renversa Huerta, et il prit la présidence en 1915, après un très court intermède d'Eulalio Gutiérrez. Il était plus réaliste que Madero, et il consacra tous ses efforts à consolider un gouvernement dont la force rendrait possible les transformations sociales et économiques qui s'imposaient. Mais, tout comme Madero, il se heurta à l'intransigeance de Zapata, qui entra en rébellion armée contre lui. Finalement, Zapata fut abattu le 10 avril 1919.



1978, P.A. n° 477
Álvaro Obregón



2015, n° 2882
Eulalio Gutiérrez, président
de fin 1914 à début 1915



1916, n° 389



1985, n° 1132



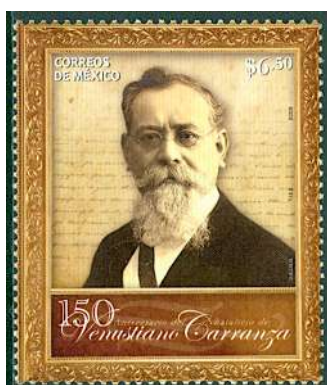
1960, P.A. n° 208



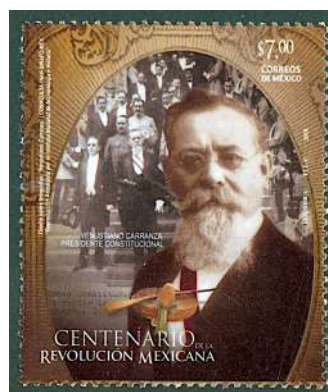
1917, n° 393



1960, n° 667



2009, n° 2503



2010, n° 2567



1995, n° 1604

Venustiano Carranza



2009, bloc 73
Venustiano Carranza

Carranza réussit à vaincre l'un après l'autre ses adversaires, les uns sur le champ de bataille, les autres sur le terrain des idées.

La principale confrontation eut lieu à Celaya, du 6 au 15 avril 1915. Álvaro Obregón, au service de Carranza, y écrasa les troupes de Pancho Villa et d'Emiliano Zapata, dans plusieurs batailles qui firent plus de 10000 morts.



2010, n° 2562
Les batailles de Celaya (1915)



2015, n° 2898
100^e anniversaire des batailles de Celaya

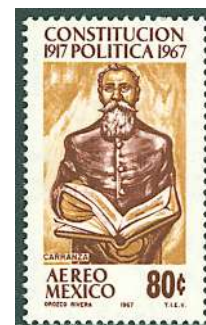
Le constitutionnalisme triompha donc, grâce à l'énergie de Carranza, qui ne reculait pas devant l'emploi de la violence. Une nouvelle constitution fut votée en 1917, qui insistait pour la première fois, et avec ardeur, sur les droits sociaux de tous les Mexicains.



1967, n° 729



1997, n° 1737
La constitution de 1917



1967, P.A. n° 274



2010, n° 2561



2010, n° 2566

La constitution de 1917

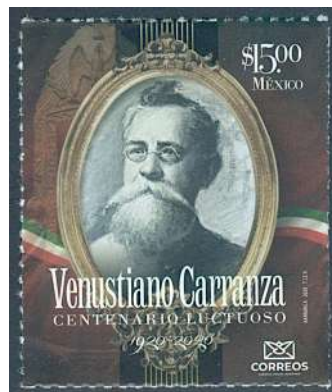


2017, n° 3030

100^e anniversaire de la constitution de 1917



2017, n° 3040



2020, n° 3207

100^e anniversaire de la mort de Venustiano Carranza

Mais, même si la constitution de 1917 avait fait naître beaucoup d'espoirs, les promesses sociales pour les ouvriers ne furent pas tenues. Alors, les ouvriers se tournèrent vers l'homme le plus populaire de la révolution : Álvaro Obregón (1880-1928). Obregón avait pourtant été un des plus fidèles soutiens de Carranza en 1914, mais, soutenu par les syndicats ouvriers, il marcha sur Mexico. Carranza fut assassiné le 21 mai 1920 en essayant de fuir. Obregón fut nommé président en 1920. Après dix ans, la révolution était terminée.

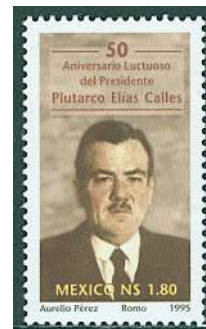
VII. Le Mexique moderne

Dix années de révolution laissaient le Mexique épuisé. Il avait besoin de paix et de stabilité. La nouvelle constitution de 1917 donnait un grand pouvoir au président, mais ce pouvoir était tempéré par le principe de la non-réélection.

Deux présidents d'une énergie brutale allèrent se succéder: Álvaro Obregón (1920-1924), qui avait évincé (et fait assassiner) Carranza, et Plutarco Elías Calles (1924-1928). Ils surent se rendre populaires, en s'appuyant aussi bien sur les ouvriers, dont ils subventionnaient les syndicats, que sur les paysans, pour qui ils mettaient enfin en route la réforme agraire tant attendue, avec la redistribution des terres. Ils eurent aussi l'habileté d'obtenir l'indispensable soutien des Etats-Unis.



1978, P.A. n° 477
Álvaro Obregón



1995, n° 1613
Plutarco Elías Calles

Pour déjouer le principe de la non-réélection, Calles voulait recéder la présidence à Obregón en 1928. Obregón, après avoir fait assassiner quelques autres candidats potentiels, fut élu avec... 100% des voix, mais il fut lui-même tué quelques jours après, le 17 juillet 1928. Son meurtrier était un fanatique catholique : aussi bien Obregón que Calles avaient mené une politique fortement anticléricale.

Alors, toujours pour tourner la loi de non-réélection, Calles fit élire des personnages insignifiants : ses successeurs furent dans sa main des instruments dociles. Cela fut particulièrement clair aux élections présidentielles de 1929 : un candidat extrêmement brillant, José Vasconcelos (1882-1959), philosophe estimé et reconnu dans le monde entier, se présenta aux élections contre le candidat officiel du parti gouvernemental, le P.R.I. (Partido Revolucionario Institucional, fondé par Calles), Ortiz Rubio, figure politique de second plan. Cependant, grâce au soutien des paysans et des ouvriers, habitués à voter pour le candidat du parti, Ortiz Rubio fut élu à une majorité écrasante !



1982, n° 1004



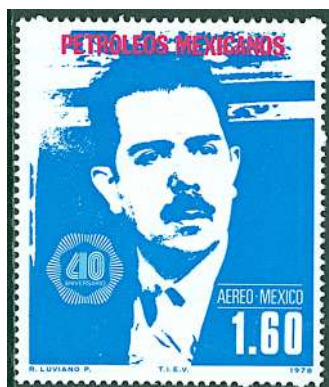
1994, n° 1514

José Vasconcelos

Les choses changèrent en 1934, avec l'élection à la présidence d'une forte personnalité : Lázaro Cárdenas (1895-1970). Il occupa la présidence de 1934 à 1940. Il mena une politique d'apaisement et continua la redistribution des terres. Les lois anticléricales ne furent pas abrogées, mais mises en veilleuse. Il assura la primauté du pouvoir civil et diminua le pouvoir de l'armée, ce qui réduisait les chances de succès d'un putsch militaire, véritable plaie au Mexique depuis 150 ans.



1971, n° 775



1978, P.A. n° 453



1995, n° 1605



2020, n° 3214
Lázaro Cárdenas

Il a résolu les conflits internes en ménageant un équilibre savant entre les tendances qui s'affrontaient au sein du parti gouvernemental P.R.I. : il sut maintenir la balance égale entre ceux qui poussaient à la relance accélérée des réformes sociales et ceux qui freinaient ce mouvement au nom des nécessités budgétaires. Il fut soutenu en cela par son ministre principal et ami Francisco Múgica (1884-1954).



1984, n° 1055
Francisco Múgica

Ses principaux successeurs (Manuel Ávila Camacho, de 1940 à 1946, Miguel Alemán Valdés, de 1946 à 1952, Adolfo Ruiz Cortines, de 1952 à 1958 et Adolfo López Mateos, de 1958 à 1964), tous présidents issus du parti P.R.I., surent suivre le même chemin tracé par Cárdenas.



*2008, n° 2376
Miguel Alemán Valdés*



*1989, n° 1306
Adolfo Ruiz Cortines*



1994, n° 1568



2010, n° 2516

Adolfo López Mateos

Le Mexique fut durement touché par la crise estudiantine de 1968, et la répression du mouvement contestataire fut sévère. Mais ensuite, les présidents Luis Echeverría (de 1970 à 1976) et José López Portillo (de 1976 à 1982) parvinrent à surmonter la crise politique qui dura jusque vers 1980, en montrant plus de souplesse et en mettant l'accent sur la négociation plutôt que sur la répression. De nouveaux partis, aussi bien de droite que de gauche, furent d'abord tolérés, ensuite acceptés et reconnus.

La crise économique mondiale, commencée vers le milieu des années 1970, a également touché durement le Mexique, engendrant inflation, dévaluations et chômage. Le problème majeur était cependant l'exode rural vers les villes, où s'amassait petit à petit un prolétariat misérable, frondeur et potentiellement dangereux pour le pouvoir. De là d'importantes mesures pour rendre l'agriculture plus attrayante. Actuellement, un grand problème reste l'importance des cartels de la drogue, surtout dans les régions frontalières avec les États-Unis.

L'avenir du Mexique dépendra donc en premier lieu de l'aptitude des dirigeants à résoudre les graves problèmes intérieurs du pays : réaliser une économie efficiente, revivifier l'agriculture, accroître la création d'emplois, s'ouvrir à une vie politique plus démocratique, combattre la drogue et permettre une distribution plus équitable des richesses. C'est un travail de très longue haleine.

Table des matières

- I. Le Mexique précolombien
- II. Hernán Cortés
- III. L'époque coloniale espagnole
- IV. La conquête de l'indépendance
- V. Le XIX^e siècle
 - A) L'ère de Santa Anna
 - B) L'ère de Benito Juárez
 - C) L'ère de Porfirio Díaz
- VI. La révolution de 1910
- VII. Le Mexique moderne

Bibliographie:

- François Weymuller, *Histoire du Mexique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1972.
- Daniel Cosío Villegas e.a., *Petite Histoire du Mexique*, éd. Armand Colin, Paris 1981.
- Bernal Groth, *Mexique Précolombien*, Bibliothèque des Arts, Paris-Lausanne, 1968.
- René Dalemans, *Het Precolumbiaanse Mexico*, Kunst en beschaving, Artis-Historia, Brussel.
- Hanns J. Prem & Ursula Dyckerhoff, *Het Oude Mexico*, éd. Bruna, Houten, Nederland, 1987.
- Et bien sûr les inépuisables ressources d'internet, en premier lieu *Wikipedia*.